

M A R I E V I E U X - C H A U V E T

F O N D S - D E S - N È G R E S

Roman

ÉDITIONS ZULMA
Paris • Veules-les-Roses

La couverture de *Fonds-des-Nègres*
a été créée par David Pearson.

© Zellige, 2014.

© Zulma, 2024, pour la présente édition.
Publié en accord avec l'Agence Astier-Pécher.

Si vous désirez en savoir plus sur Zulma
n'hésitez pas à consulter notre site.
www.zulma.fr

Z

CHAPITRE I

L'homme s'arc-bouta sur les jambes, solidement. Sous ses pieds nus, le sentier conglutineux, à pic, glissait, en dépit de ses efforts, comme de la vase. « Du vrai calalou », se dit-il. À perte de vue s'élançaient les montagnes et elles l'enserraient comme les murs d'une prison. De belles montagnes, oui, mais pelées comme des chiennes galeuses et des arbres aux branches estropiées, voilà ce qu'il avait sous les yeux. Levant l'un de ses pieds, il le laissa retomber d'un coup sec, puis secoua la tête, découragé.

« Pour la sonder, cette terre, pas grand-chose à faire, ses os sont aussi visibles que ceux d'une femme maigre et elle agonise comme une poitrinaire à ses derniers moments. »

Le soleil, entêté, dardait ses rayons brûlants et suçait sans miséricorde les arbustes et les petites fleurs des champs.

« Tout le mal vient des arbres coupés, se dit-il, cette fois à voix haute, ils ont coupé jusqu'aux calebassiers, jusqu'aux arbres d'Ogoun¹. »

À cet instant, une plainte lugubre, moitié cri, moitié lamentation, ébranla l'espace. L'homme frissonna, tourna la tête dans la direction du cri et marcha.

1. Dieu vaudou dont le pouvoir égale celui de saint Jacques le Majeur. Est friand d'alcool et de femmes.

Son visage noir et lisse, d'une maigreur ascétique, encadré d'une barbe cotonneuse, ses yeux d'épervier, sa longue et impeccable stature déroutaient. Jeune ? Vieux ? Pauvre à coup sûr, ses loques en attestaient, mais riche aussi puisqu'il possédait le trésor le plus enviable pour un nègre des mornes : les points¹ d'Ogoun. La misère ne mène pas au désespoir quand la force toute puissante d'un dieu vaudou exalte son serviteur. La misère était une vieille connaissance ; il y avait mordu et si furieusement que toutes ses dents étaient tombées : juste punition !

Pensif, il introduisit deux doigts dans ses larges narines guillochées de poils blancs.

Depuis combien d'années faisait-il à pied le trajet esquintant des mornes² de son pays à Port-au-Prince ? Il avait espéré s'enrichir et cette fois encore il revenait les mains vides : vengeance des dieux vaudous.

Partout les hommes avaient abandonné leurs terres. À part Chérismé et Facius, tous avaient suivi son coupable exemple. Remords lancinants dont il serait bientôt délivré, car Ogoun venait enfin de l'éclairer et de la pointe de son sabre il lui avait montré dans un rêve le chemin à suivre. Chemin du devoir semé d'embûches qu'il allait gravir sans une défaillance, armé d'une foi inébranlable. Après la pénitence, le rachat et l'expérience acquise au contact de la grande capitale, il allait enfin la mettre à profit.

Il tâta la légère valise de paille qu'il portait autour du cou, son inséparable macoute³ de paysan, y plongea la main et en retira une pipe qu'il glissa dans un coin de sa bouche.

1. Secrets vaudous qui accordent puissance et pouvoir.

2. Collines.

3. Sac porté en bandoulière.

Il musait sur le chemin, quoique attendu. Oui, il était certain que les femmes devaient épier son arrivée, les yeux sur le sentier. La mort venait de visiter sa terre encore une fois, ces cris maintenant distincts en étaient bien la preuve. Il s'arrêta et fixa les yeux sur le soleil : ils s'embuèrent aussitôt de larmes. « Quel soleil ! Ça vous grille qu'on dirait l'enfer ! » Et il pensa avec tristesse au café rabougri qui se desséchait et aux plantations mortes. « Les loas¹, et le bon Dieu se vengent, Je n'aurais pas dû vendre ma terre. » Un cabri jaune le rejoignit d'un bond léger et se mit à brouter l'herbe à ses pieds, son doux bêlement se mêla aux cris. Qui est mort, mon Dieu ? Qui est encore mort, Ogoun ? Le chant d'une cigale éclata, strident, et un petit cochon passa en courant, poursuivi par un coq au plumage vermeil, qui tout à coup, s'arrêta, superbe, en étirant ses ailes.

— Bon, dit-il alors, et il avança.

Il fut aussitôt happé par des mains impatientes et quatre femmes s'accrochèrent à lui.

— Aïe, papa², Chérila est morte, on l'a trouvée couchée sur le sentier et déjà raide.

Il repoussa les femmes sans un mot et se dirigea vers un grand calebassier, le seul arbre encore intact sur cette terre. Là, il s'arrêta et parla comme s'il priait. Se retournant, il les vit s'engouffrer comme le vent par la porte étroite de l'une des cases et il fut saisi de pitié, car le toit en chaume et les parois clissées avaient oscillé sous la pression de leurs corps comme s'ils allaient s'écrouler.

C'était donc la petite Chérila, la victime de ce jour ! Il l'avait vue naître sur cette terre et il avait même aidé

1. Divinités vaudoues.

2. Diminutif de papa-loa. Nom que l'on donne aux houngans ou prêtres vaudous quand ils ont atteint un âge respectable.

à l'accouchement, sœur Ga, la « femme-sage », réclamant la présence d'un dieu vaudou pour la délivrance de l'accouchée. Il avait appelé Ogoun et Ogoun avait répondu. Il l'avait appelé comme tout prêtre du vaudou qui se respecte se doit d'appeler un loa et le loa était entré en lui.

— Houngan, lui avait chuchoté Ogoun, je t'accorde le pouvoir, agis. Et c'est alors qu'il avait ordonné à Céphise de se délivrer elle-même.

Il grimpa alertement la pente escarpée qui menait à la colline et parcourut des yeux ce lopin de terre qui lui avait appartenu. Il l'avait perdu bêtement dans un moment de folie, pour une misérable somme d'argent qui lui était passée entre les doigts comme du sable. Il se rappelait son père, grand-prêtre vénérable, maître de tous les secrets vaudous, que l'on venait consulter d'aussi loin qu'on habitait, le café mûr sur les branches touffues, le chant des coumbites¹, les vaches broutant l'herbe au loin, jusque dans l'enhachement clôturé par les voisins, et la volaille qui piaillait autour de la case ; l'immense chaudière posée sur le feu de bois où cuisait le manger du jour, l'odeur chaude de la terre piquée, retournée, travaillée... Et à présent, cette savane désolée ! Sa terre ! Il l'avait morcelée pour rien, vendue pour rien à des femmes sans hommes.

Il bourra sa pipe, se pencha sur un feu de bois mourant, prit un charbon, souffla dessus.

Une ombre se faufila près de lui, le chercha à tâtons.

— Tu es là, papa ? Tu as vu, papa ? Chérila est morte.

Elle parlait d'une voix étonnamment grave et posée.

— Son heure a sonné, mon enfant.

1. Travail agricole collectif.

L'ombre dressa vers le papa une tête aux cheveux crépus, emmêlés comme de la paille pourrie. Elle était couverte de haillons et ses bras grêles croisés sur sa poitrine cachaient un buste squelettique. Elle était aveugle ou, pour mieux dire, elle n'avait plus d'yeux du tout et les mouches voltigeaient, excitées, au bord de ses paupières vides.

— J'ai rêvé de ma maman, elle m'a dit : Remercie le papa, lui seul t'a protégée après ma mort.

— Il est bon de voir les morts en rêve, mais mauvais d'en être bouleversé. Pourquoi trembles-tu ?

En bas, les cris lugubres des femmes trouaient le silence.

— Ce sont les souvenirs, papa, ils descendent de ma tête à mon cou et m'étouffent. Tu te rappelles ma maladie ? Mon corps enflait tant qu'on avait peur de moi... Ma peau s'en allait par morceaux et tombait blanche, sèche... Tu te rappelles, quand mes yeux ont commencé aussi à sécher ?

— Tu trembles de plus en plus.

— Pourtant ça me soulage de raconter...

— De quoi te souviens-tu encore ?

— Des soins de sœur Ga. Elle me préparait des bains de feuilles, me frottait le corps d'huile, mais quand j'ai été désenflée, les noirs de mes yeux ont roulé à mes pieds comme deux petites boules sèches.

— Je les ai gardés au fond d'une cruche.

— Qu'est-ce que je ne donnerais pas pour voir encore !

— Descends chez les voisins, interrompit cette fois le papa d'une voix brève, et rends-toi utile pour avoir de quoi manger. Je n'ai pas faim.

— Toi, papa, mais tu n'as rien mangé depuis hier !

— Va, mon enfant.

Quand la machette tomba sur la branche du calebassier, le papa somnolait sur une chaise. Il se leva d'un bond et fouilla le terrain des yeux. Puis, quittant sa place, il passa sous l'arbre sans même le regarder et entra dans la case de Céphise.

Sœur Ga, accroupie, déshabillait la morte. Elle leva vers l'homme une petite face plissée aux yeux rusés et intelligents.

— Regarde, papa, « paroles trop fortes mâchoires gonflées », comme dit le proverbe, souffla-t-elle, ça fait le troisième qui meurt de cette façon. Il faudra du courage à la malheureuse Céphise.

Il ne répondit rien et sortit de la case. Quand il vit tomber la branche du calebassier, il hurla comme Céphise avait hurlé le matin, devant son enfant mort.

Madame Saint Flè, apercevant la branche coupée, ricana doucement.

— On a touché au calebassier, mon Dieu Seigneur !

— On a touché au calebassier, hurla encore le papa, on a touché au calebassier... Vous avez coupé tous les arbres, et la terre n'est plus protégée. Regardez, elle s'en va et vous montre les dents pour se venger.

Il roulait des yeux terribles et sa voix résonnait comme le rugissement d'un tambour.

Les femmes et les enfants se rapprochèrent comme un essaim d'abeilles bourdonnantes.

— Descends, descends, dit madame Docé au coupable encore juché sur l'arbre, moi, ta maman, je te dis, descends.

Le jeune garçon sauta du calebassier et se tint devant le papa, tout penaud.

Mais plus rien ne pouvait le consoler.

— J'avais dit non, continua-t-il sur le même ton,

j'avais dit non. Je vous ai vendu ma terre, c'est vrai ? Une portion à madame Docé, une portion à sœur Ga, une autre à Céphise et encore une autre à madame Saint Flè. Bon, tout ça c'est la vérité, mais je vous ai dit : cet arbre-là est à moi, il faut le respecter. « Condition fait loi. »

— C'est vrai, papa, répondit madame Saint Flè, conciliante, et elle noua d'un geste sec les deux bouts de son foulard.

Sa voix était rude, rauque même, et il se dégagait de sa personne quelque chose qui mettait mal à l'aise, quelque chose d'indéfinissable qui venait comme ils le pensaient tous, tout droit de son ossature, de la bosse de son dos, de ses gestes et de l'expression de ses yeux aux paupières ridées, enfouies sous les sourcils broussailleux et gris comme les cheveux.

— Il a fait ça tout seul, ajouta-t-elle, et la raucité de sa voix s'accrut. Je l'ai envoyé chercher du bois plus loin, mais il est paresseux... Je n'ai pas été seule à l'envoyer, Céphise aussi...

Le papa semblait ne pas l'entendre. Il regardait Toni et celui-ci dévisageait madame Saint Flè.

— Bon, reprit-il d'une voix plus calme, viens ici Toni, et quand le garçon fut près de lui : Regarde-moi dans les yeux, je te le permets... Tu grandis, n'est-ce pas ? Eh bien, si tu ne respectes pas les arbres, tu mangeras la misère toute la vie. Combien de fois j'ai dit : il faut les respecter ?

— Tu as dit ça mille fois, papa, répondit l'enfant, la tête basse.

Il avait fait de vains efforts pour soutenir le regard du vieillard.

— Alors, tu me désobéis ?

— Tu peux me battre, papa.

— Va-t'en.

— Va-t'en, lui conseilla aussi sa mère, et tiens-toi tranquille si tu ne veux pas que je t'arrache la peau du derrière avec un fouet.

À cet instant, un homme déboucha du sentier. Tout en muscles, large d'épaules, il marchait avec indolence comme s'il déplaçait difficilement ses énormes pieds aux orteils écartés. Vêtu d'une vareuse en loques et d'un pantalon rapiécé au derrière, il portait, serré contre lui, un cochon noir qui se débattait en grognant.

C'était Docé, le propre mari de madame Docé et fils unique de madame Saint Flè.

— Te voilà, toi, lâcha le houngan d'un ton méprisant, et même tu reviens avec un cochon. Tu vois, Toni a osé faire ce que tu n'as jamais fait : il a touché au calebassier.

— Il a fait ça ?

— C'est ton fils, n'est-ce pas ? Alors demande-lui pourquoi il a fait ça.

— Pourquoi, Toni ?

L'enfant ne répondit pas, mais du coin de l'œil il surveillait sa grand-mère.

Comme le papa tournait la tête, celle-ci esquissa un geste pour prendre le cochon que lui tendait Docé mais s'arrêta court.

Le papa avait surpris la scène. Pendant un moment, il fit aller ses yeux de madame Saint Flè à Docé, puis, remuant la tête d'un air édifié :

— Cette terre ne m'appartient plus, continua-t-il, elle est à vous, c'est vrai. Il ne me reste plus que cette butte où est bâtie ma case. Où est mon intérêt ? Si je me fatigue à vous donner des conseils, c'est pour votre seul bien, je crois.

— Ça, c'est vrai, concéda Docé.

Le cochon grogna, il lui serra le groin pour le faire taire.

— Jésus, les saints, venez à mon secours, sanglota Céphise tout à coup, parce que avec toutes ces palabres sur la terre, on m'oublie et je suis dans le chagrin. Ah ! mon Dieu ! on oublie mon enfant mort qui est couchée seule sur la natte et qui va dormir pour toujours dans la terre.

Elle était maigre, prématurément vieillie et vêtue comme les autres de haillons sordides. D'une voix tendre et douce que la révolte forçait, elle ajouta :

— La branche, papa, c'était pour le cercueil. Mon troisième enfant dans la terre, dans la terre sans cercueil !

Elle se jeta aux pieds du houngan en poussant des cris et madame Saint Flè et madame Docé tentèrent vainement de la calmer.

— Courage, voisine, courage, ma sœur...

Le papa lui prit les bras pour l'aider à se relever et elle se laissa docilement conduire jusqu'au calebassier. Alors, il ramassa la branche coupée et la touchant avec des gestes lents comme s'il la caressait :

— Va dire aux nègres de ce pays : il faut faire ci, il faut faire ça, ils ne te croient jamais.

Il tourna la tête vers Céphise.

— Ma fille, tu vas enterrer Chérila comme un chien, comme un chien tu vas enterrer ton enfant.

Céphise poussa un affreux cri désarticulé, mais il continua sans pitié.

— Comme un chien, oui. Et qui en est responsable ? La misère. Et qui est responsable de la misère ? Vous-mêmes.

Sa colère fulminait : ses yeux lançaient des éclairs et ses mains tremblaient. Il contempla une seconde le

groupe haillonneux suspendu à ses lèvres, puis hurla encore une fois :

— Quand vous avez coupé les arbres sur cette terre, vous avez ouvert les bras à la misère : voilà ce que vous avez fait. Et à présent qu'elle est détériorée, cette terre, vous descendrez aussi dans les villes pour travailler chez les bourgeois. Mais tôt ou tard, vous reviendrez chez vous la queue sous le ventre. Moi aussi, j'ai travaillé chez ces gens-là et vous savez ce qui m'est arrivé.

— Raconte encore, papa, supplia l'aveugle.

— J'ai raconté cette histoire cent fois.

— Raconte, papa, je t'en prie.

— Bon, voilà, commença-t-il, j'avais abandonné ma terre pour aller à Port-au-Prince m'établir comme houngan. Des prêtres du vaudou, il y en avait à chaque pas, des vrais et même des faux qui officiaient dans de magnifiques houmforts¹. J'étais plus savant et plus puissant qu'eux tous mais on riait de mon costume de paysan et de la petite monnaie que j'acceptais pour mes consultations... C'est alors que je me résignai à travailler comme gérant de cour dans une grande maison. Un jour, quelqu'un vola de l'argent à mon patron. Cette personne, je l'avais vue quand elle prenait l'argent. C'était le propre enfant de mon patron. On m'a dit : pourquoi as-tu volé l'argent ? J'ai répondu : en vérité trois fois, ce n'est pas moi. On m'a répété : c'est toi. J'ai crié : je sais qui a volé. On m'a rentré les mots dans la bouche avec des coups. Les gendarmes sont venus, ils m'ont arrêté, battu et enfermé pendant six mois. Je suis alors revenu dans les mornes...

Docé baissa la tête. Il avait toujours son cochon

1. Temples vaudous. Un houmfort constitue un patrimoine familial et les pouvoirs de grand-prêtre sont transmis d'une génération à l'autre.

sous le bras et n'osait pas s'en débarrasser de peur de se faire remarquer. « Ce cochon, eh bien ! Il a l'air de l'avoir volé », se disait Toni. Profitant d'un moment d'inattention, Docé finit par le glisser à sa mère qui s'esquiva prestement.

— C'est une histoire terrible, quant à ça, opinait sœur Ga, pendant ce temps, moi, j'étais chez une dame qui me battait pour rien. Ma mère m'avait placée chez elle quand j'étais... comme ça (elle leva la main à la hauteur du ventre). Nègresse laide, nègresse sotte, me disait la dame, viens faire ci, viens faire ça, et je travaillais toute la sainte journée, comme une bourrique.

Madame Saint Flè, qui revenait à cette minute, hocha la tête.

— Moi, fit-elle avec fierté, en tirant sur sa bosse pour paraître plus droite, je n'ai jamais été domestique chez les gens.

Le papa aspira de sa pipe une grosse bouffée qu'il chassa en fermant les yeux.

— Céphise, dit-il, depuis quinze ans qu'on est sur cette terre tous ensemble, l'un a baptisé l'enfant de l'autre, ce qui fait qu'on est comme qui dirait une grande famille. Un cercueil, c'est utile pour enterrer les morts. Zilor doit t'aider. Il a des biens et il est le propre parrain de Chérila. Je vais lui réclamer le cercueil et ce qu'il faut pour la veillée.

— Papa, ne fais pas ça, Zilor est mon ennemi.

— Pas d'ennemis devant la mort. Il fera son devoir et après il reprendra ses distances.